

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour
la Déficiência visuelle et le
studio typographies.fr

LES FIANCÉS DE L'ÉTÉ

Du même auteur chez À vue d'œil,
éditions en grands caractères :

La Promesse à Élise

Les Rochefort

L'Héritier du secret

Dans les yeux d'Ana

Les Enfants de Val Fleuri

CHRISTIAN LABORIE

LES FIANCÉS DE L'ÉTÉ

Roman



© Presses de la Cité, 2020, et 2021.

© À vue d'œil, 2021,
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0530-1

ISSN : 2555-7548

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

Avertissement

Ce roman est une pure fiction. Toutefois, son développement a été placé dans un cadre réel. Si l'auteur a pris des libertés avec la géographie, certains événements et les quelques personnages ayant vécu à l'époque et qu'il a mis en scène, les faits auxquels il se réfère ont été transcrits avec la volonté de rester fidèle au contexte historique.

PREMIÈRE PARTIE

Le temps de l'insouciance

1

Florac, Lozère, 1936

La nuit tombait. La fraîcheur s'installait lentement. Le soleil tardait à disparaître derrière la ligne de crête. Après la douceur du jour, Ariane aimait cet instant de déclin, quand la vie semble s'arrêter. Le silence s'appesantit alors sur la nature, devient complice. Assise sur un rocher dominant la confluence des trois vallées, en aplomb au-dessus du vide, elle observait la petite ville et ses lumières qui, les unes après les autres, commençaient à illuminer les ruelles tortueuses et les placettes. De son promontoire accroché à la falaise verticale du causse, elle scrutait le va-et-vient des passants et des rares voitures, fourmis infatigables et imprévisibles. Elle connaissait tous les toits de la cité, devinait ce qui se déroulait au-dessous, imaginait des scènes cocasses de ce grand théâtre de marionnettes. À l'écart, le château des barons

de Florac, seigneurs d'Anduze, dressait fièrement sa courtine percée de fenêtres à meneaux et encadrée par deux tours rondes érigées en tuf doré, vestiges des anciennes fortifications. Enfant, Ariane s'aventurait parfois au plus près de ses entrées interdites, cherchant à découvrir quelque secret bien gardé derrière ses ouvertures grillagées, souvenir de sa fonction de prison. Mais c'était autour des nombreux bassins que possédait la ville qu'elle préférait profiter de ses brefs moments de liberté à la sortie de l'école, juste avant de reprendre le chemin de la maison. Elle s'attardait avec délice près de la source du Pêcher, magnifique résurgence du causse Méjean, peuplée de grosses truites fario. Elle donnait du pain sec aux poissons ou allait se perdre sur les rives ensauvagées du Tarnon, de la Mimente ou du Tarn.

Cette insouciance ne l'avait jamais quittée. Elle passait auprès de ses camarades pour une rêveuse, à cent lieues des

réalités. Même son père lui reprochait parfois sa légèreté, son manque de sérieux devant les événements graves qui avaient endeuillé sa famille, en premier lieu la mort accidentelle de son frère. L'année précédente, ce dernier avait dévissé de la falaise où elle se trouvait en sentinelle, en faisant de l'escalade sans s'être assuré. Il s'était rompu la colonne vertébrale et avait succombé à ses blessures après des heures de terribles souffrances.

Ariane avait été très affectée par cette tragique et subite disparition. Jean-François, de cinq ans son aîné, représentait à ses yeux d'adolescente un modèle de volonté et de courage, un soutien dans ses moments de doute, d'interrogation, d'opposition à ses parents. Elle avait quatorze ans lors de l'accident. Depuis, elle se rendait fréquemment à l'endroit où son frère s'était fracassé le dos. De son rocher, perché tel un nid d'aigle en aplomb de la paroi d'où il avait pris son envol pour l'éternité, elle contemplait le ciel et la terre, comme pour y

retrouver sa présence, scrutait cette cité carrefour de la pierre et de l'eau qu'était Florac, à la croisée de trois mondes dont elle ne discernait pas les limites : les Cévennes, le causse Méjean et le mont Lozère. Elle l'imaginait planant au-dessus d'elle, tel un rapace dominant les cimes, maître des lieux veillant sur les siens du haut de son Olympe.

Peu à peu, elle avait repris le dessus, s'était efforcée de ne pas sombrer dans le chagrin. Elle voulait garder de Jean-François le souvenir d'un être déterminé, qui ne renonçait jamais devant les difficultés, un jeune homme qui incarnait la joie de vivre, qui n'aurait pas aimé que sa petite sœur se morfonde dans le malheur. Aussi avait-elle décidé d'honorer sa mémoire autrement qu'en allant se recueillir sur sa tombe. À ses yeux, son frère ne reposait pas dans la terre, prisonnier d'un cercueil de chêne, sous une stèle de marbre inondée d'une multitude de fleurs et de plaques funéraires. Il régnait sur ces lieux qui l'avaient vu dis-

paraître. Il demeurait près d'elle. Lui soufflait les réponses à ses questions. Il était sa lumière quand sur sa route il faisait nuit, sa flamme quand dans son cœur il faisait froid, son attente quand dans son esprit le doute s'immisçait.

Obéissante, Ariane ne s'attardait jamais trop longtemps après la classe. Élève studieuse, elle souhaitait devenir institutrice. C'était une vocation qu'elle nourrissait depuis qu'à l'âge de six ans elle était entrée à l'école primaire. Elle s'était toujours imaginée entourée d'enfants, à leur enseigner tout ce que ses maîtresses lui avaient elles-mêmes inculqué : les mystères de l'orthographe, les pièges de la grammaire, la logique des mathématiques, les secrets de l'histoire et les joies de la découverte des espaces géographiques et des sciences. Ses parents – sa mère surtout – ne l'avaient jamais découragée, même si son père, Charles Chaptal, regrettait depuis le décès de son fils que sa

succession à la tête de son entreprise ne fût plus assurée.

« Jean-François était mon seul espoir de ne pas voir l'usine léguée par mon père tomber dans les mains d'étrangers », s'attristait-il.

À quinze ans, Ariane était loin de ces préoccupations. La fabrique de chaussures que son père dirigeait et qu'il avait développée était, certes, un bien de famille que son grand-père avait créé à la fin du siècle précédent. Mais elle n'avait jamais pensé y être un jour associée de quelque manière que ce fût. Après le brevet élémentaire, elle était entrée à l'école normale de Florac, où ses maîtres ne cessaient de l'encourager. Dans quelques années, elle obtiendrait son certificat d'aptitude et serait envoyée dans une école du département. Elle ne vivait que dans cette perspective. Pourtant, depuis le drame qui avait endeuillé les siens, elle avait beau invoquer la mémoire de son frère disparu, le doute s'était insinué en elle.

*

Ariane en effet était amoureuse. Elle avait rencontré Raphaël au cours d'un repas auquel ses parents avaient invité les Soubise.

Henri Soubise, notaire à Florac, s'occupait du patrimoine des Chaptal. Henri et Charles étaient amis de longue date. Ils avaient fait leurs études de droit ensemble à Montpellier. Puis, une fois entrés dans la vie active, ils s'étaient perdus de vue, jusqu'au jour où Henri avait racheté une étude notariale dans la petite sous-préfecture lozérienne. Plus de vingt ans étaient passés, depuis. Entre-temps, Charles avait succédé à son père à la tête de la fabrique d'espadrilles que ce dernier avait créée sur le domaine familial, les Abarines, près du village de Cazeneuve, à l'extérieur du bourg. Quant à Henri, après avoir exercé comme clerc de notaire à Montpellier, il s'était « exilé », selon son propre vocabulaire, au fin fond des Cévennes pour y vivre

une existence éloignée des tracas et des turbulences de la grande ville.

Les deux amis s'étaient retrouvés par hasard au cours d'une réception donnée par le préfet de la Lozère à Mende. Ils avaient aussitôt renoué leurs liens et s'étaient promis de se présenter mutuellement leurs familles.

« Es-tu marié ? s'était enquis Charles, qui se souvenait qu'Henri passait à la faculté pour un coureur de jupons endiablé. Le contraire ne m'étonnerait pas ! La vie de garçon t'allait si bien !

— Eh bien, tu te trompes ! lui avait rétorqué le notaire, non sans songer également à ses multiples aventures de jeunesse. Je suis marié... et avec la même femme depuis dix-sept ans. Nous avons trois enfants, dont un fils né la première année de notre union. Comme quoi, tu vois, tout le monde peut évoluer !

— À l'époque, je n'aurais pas parié un kopeck sur ton sens de la fidélité !

— Et toi ? avait demandé Henri. Toujours